

*Édito du Service culturel**Le 12/01/2010, un pays en fracas... les témoignages instantanés de poètes, écrivains, peintres...*

Ici la mort saccage abondamment. Nous pleurons nos morts sans plus disposer d'une seule goutte de larme dans le corps. Plus de dix jours après le drame, les rues sont dégagées de leurs montagnes de cadavres. Les familles qui ont découvert leurs morts les enterrent sans perdre de temps dans leur cour, question d'éviter la fosse commune. Ces morts-là, ne sont pas encore déclarés. De toutes les victimes de cette fin du monde sur mesure, en saura-t-on jamais le nombre un jour ?

Les rues sont déblayées, mais les ruines mangent tout l'espace, faudrait attendre encore des semaines, voire plusieurs mois pour débarrasser la cité de tous ces bâtiments brisés, de toutes ces vies cassées en bloc sous les décombres.

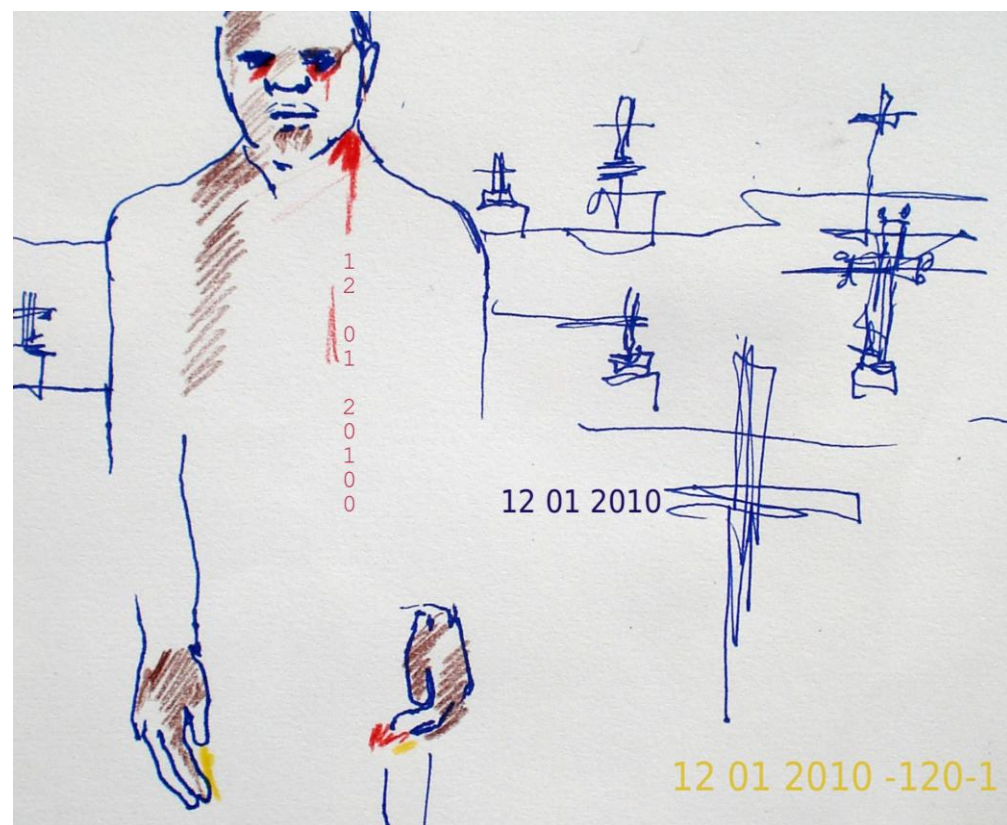
Ces derniers jours à Port-au-Prince, après le séisme assassin-démolisseur de magnitude 7, les habitants se réveillent, pour ceux qui arrivent à dormir, avec le saisissement d'être authentiquement vivants. Les questions d'urgence qui se posent lors des retrouvailles... Est-ce qu'un tel ou une telle a survécu ou pas ? Si la personne a survécu, ça provoque un soulagement, sinon on accepte sans mot dire.

Plus de dix jours après, et je suis sûr que ça va me coûter la vie entière, cette tristesse insoutenable, cette perte capitale que celle d'une ville, avec ses palais et ses élus. Ses églises et ses dieux. Tous les lieux symboliques ont coulé bas (bibliothèques, musées, écoles publiques et privées) Que reste-t-il quand tout s'effondre ? Une foule éperdue qui ne sait plus sur quel pied danser. Des artistes peut-être. Des citadelles de douleur sûrement. Des rêves de tombeaux munis de masques à oxygène pour accueillir nos morts dans une éternité plus respirable (...)

Que dire de la ville de Léogane ? De la ville de Jacmel ? Détruites comme des châteaux de cartes. Quelqu'un nous a appelé le lendemain pour nous apprendre que la mer de Jacmel était partie. Il y voyait des poissons morts plongés dans un fond sec. Nous craignons tous un retour en force de cette mer, le risque du tsunami, mais ce phénomène redoutable a dû se rendre compte qu'il était déjà passé par là et a laissé tomber le projet de revenir avec bruits et fureurs.

L'après tremblement de terre est une réalité, une expérience hors norme à laquelle les Haïtiens doivent faire face avec beaucoup de fiel, pour se remettre debout, beaucoup de transcendance et de force intérieure pour se remettre et réapprendre à marcher. Je pense comme à un film d'horreur aux 200 000 blessés dont, pour la plupart, les médecins ont dû, pour faire court, enlever un bras, ou amputer une jambe. Serait-il trop tôt pour s'apitoyer devant le sombre tableau de tout un peuple d'éclopés, de veuves et d'orphelins, sans compter le lot des détraqués. Pensons à la profondeur du trauma et à toutes les folies inédites que nos pauvres têtes vont devoir encaisser.

Nous ne sommes pas à notre première fin du monde en Haïti...



C'était ça, Turgeau? Une plaisanterie! L'ancienne maison a vacillé, puis est tombée de toutes ses colonnes et de son grand balcon, comme quelqu'un ayant l'air de demander pardon au temps. C'est ce qui s'appelle un séisme, un vrai! Il a parcouru la ville et une bonne part du pays. Il a mangé plein de gens. Manger! Littéralement! C'est-à-dire: Moulu! Avalé! Ceux qu'il a laissés dehors, les autres morts, sont alignés sur les trottoirs, certains à découvert, d'autres enveloppés dans des draps ou du plastic blanc.

Les églises aussi sont agenouillées: La Cathédrale, Sainte-Anne, Saint-Louis-Roi-De-France, Saint Joseph. Quelques fidèles prient haut et fort. Une prière en colère, d'autres le font à voix basse, dans leur cœur. Le Christ, qu'on croyait en équilibre précaire, est resté perché sur son socle au fond de l'église du

Sacré-Cœur, impassible solitaire au milieu des ruines. Rue Thoby, dans la zone de Frères, on a recueilli le corps de deux de mes tantes paternelles sous des décombres. L'une d'elles qui était aussi ma marraine s'apprêtait à fêter son centenaire. " Il ne me reste qu'une dent, disait-elle. En mars, si Dieu me prête vie, je vous la montrerai dans un large sourire" Adieu ma belle!

Il fait lourd. Difficile de marcher. On a la tête encombrée de morts. Chaque jour, le nombre augmente. Et les secousses n'arrêtent pas. On est sur le qui-vive. Elles peuvent s'étendre jusqu'à trois mois, six mois, un an. Qui sait?

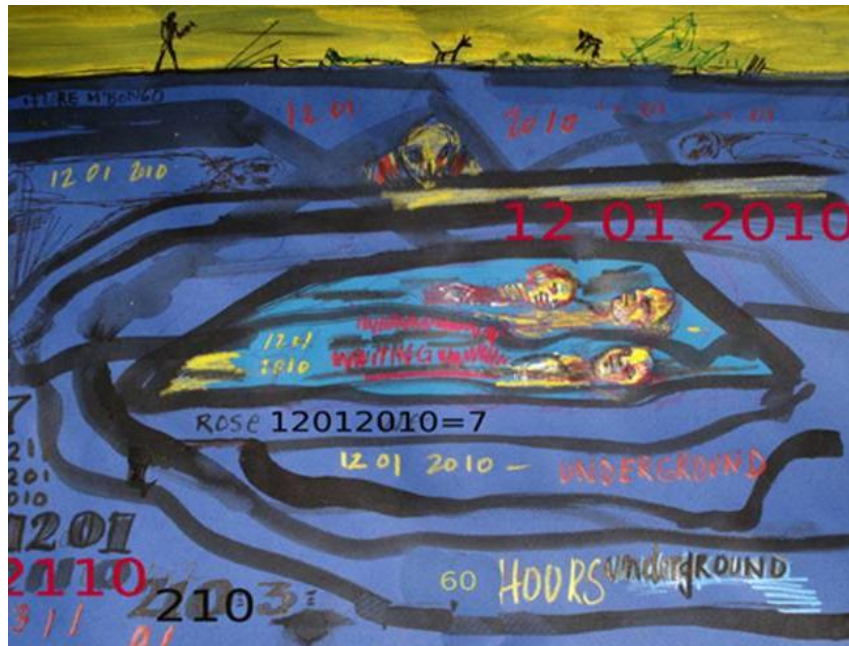
Ma mère et ses deux sœurs ont été sauvées de justesse par l'un des mes fils et un neveu qui ont dû les forcer à sortir, car elles ont eu peine à croire que la maison s'écroulait. Elles sont aujourd'hui à l'abri chez l'un de mes frères, à l'abri, mais perdues, sans repères, ne parlant jour et nuit que de retourner chez elles.

Un proche a vu mourir cinq cents de ses employés sous l'effondrement de sa manufacture.

Un bébé de vingt deux jours a été repêché vivant au bout d'une semaine sous des décombres.

Et puis, il y a l'immense majorité avec ses morts, ses sans-abri, et d'autres morts qui s'ajoutent à la liste des morts du séisme: Ceux qui sont morts, la veille ou après, et ne trouvent pas leur place de mort à part, avec cette singularité qui leur est due: Pompe-funèbre, convoi, messe, chant et oraison. Toutes les morgues sont engorgées, les cimetières dévastés. Il faut créer des fosses communes. Il y a aussi les rats, qui sont des gens, s'échappent des prisons, s'attaquent à la population. Le chef de la police a promis de les traquer. Et la ministre de la culture et de la communication leur aurait, semble t'il, demandé, dans un appel radiophonique de regagner gentiment leur cellule.

Quelqu'un m'a appelé hier pour me demander si je suis mort. Absolument, ai-je dû répondre. Une amie m'a suggéré d'écrire, comme pour reprendre ma place parmi les vivants.



Port-au-Prince, mardi 19 janvier. 9 heures. Dans certains quartiers, la capitale a tout d'une ville déserte. Peu de voitures, de passants. Des ruines. Et quelques braves qui essaient de sortir des objets, des souvenirs, sous les décombres.

Ce n'est plus vraiment des vivants que l'on cherche. Sur les ruines de la maison de mon amie Georgia Nicolas, coordonnatrice de l'Atelier Jeudi Soir, nous constatons, avec un ingénieur et quelques ouvriers, l'ampleur du désastre. Qu'est-ce qu'un grand désastre sinon la somme de milliers de petits désastres ! Chaque petit désastre est en soi immense. Des vies, des carrières. Sept jours après la catastrophe, l'après commence.

Je demande à un ouvrier des nouvelles de Josué, l'homme à tout bien faire du quartier (gardien, coiffeur...). Il est mort, il est quelque part sous les ruines, quelques maisons plus loin. Un coup d'œil vers les ruines de la maison indiquée. Exit Josué. Un jeune doberman nous a rejoints. Il semble nous avoir choisis comme parents adoptifs. La maison de ses maîtres a sans doute été détruite. La veille, sa famille a enterré notre amie Valérie, une ancienne membre de l'atelier qui dirigeait une école de théâtre. Cela s'est passé dans un autre quartier, au bas de la ville. Un immeuble a traversé la rue, comme un immense projectile, pour frapper de plein fouet une école, une église et une bibliothèque.

On ne peut pas pleurer tant de morts en même temps. Cela en devient presque ridicule. On ne peut pas choisir dans le tas. J'ai rencontré aussi mon ami Danice, le graphiste du journal *Le Matin*. Il a perdu sa femme et ses deux enfants. Ce foutu tremblement de terre n'aura laissé personne sans son lot de morts.

Vigilance, mais aussi exactions

Personne sans son lot de morts, c'est l'une des vérités du début de l'après. Je descends vers radio Kiskeya qui a recommencé à fonctionner depuis la veille. Je vais aux nouvelles. La distribution de l'aide qui pose toujours problème par manque de coordination. Les dernières (?) tentatives et espérances des sauveteurs pour sortir les derniers (?) survivants des décombres. Les petits vols des voyous s'infiltrant la nuit sous les ruines pour piquer un ordinateur, un gadget ou du cash. Les réactions de la police qui agit dans certains quartiers, exerce des contrôles, souvent sans nuances. *Vigilance, mais aussi exactions. Tu as trouvé ça où ? En attendant, on t'arrête, tu t'expliqueras plus tard.*

Quelques viols. Des cas de pillage. Carrefour, Pétion-Ville, le boulevard Jean-Jacques Dessalines... Une chose semble certaine, ni la police ni la population n'épargneront les bandits. Dans de nombreux quartiers, les jeunes ont monté des comités. La sécurité de la zone fait partie des priorités. Pas malin, celui qui se fera prendre. Les gens ont besoin d'abris, d'eau potable, de nourriture. Ils n'auront ni le temps ni l'envie de jouer aux démocrates avec les voleurs, les violeurs et les assassins.

Beaucoup de questions. Les questions sur les intentions des uns et des autres donneurs d'aide. Sur celles des États-Unis en particulier qui contrôlent désormais l'aéroport et annoncent l'envoi de troupes, de nouvelles troupes. Le gouvernement sort lentement de son mutisme, mais ce n'est pas encore suffisant ni suffisamment clair pour rassurer vraiment. Je rentre. Port-au-Prince semble s'être vidé. Ce qu'il en reste dort dans les rues. Les uns, parce qu'ils n'ont plus de maisons. Les autres, parce qu'ils ne veulent pas encore rentrer chez eux. Je les comprends. J'ai développé une peur bleue des douches et des salles de bain. Parmi les rumeurs, des riches (il en est même dans le malheur) auraient affrété des avions privés. Pour eux aussi se pose la question, sans doute différemment : comment vivre après la mort ?



Source : Bulletin de l'ISPAN # 9, 1^{er} février 2010 *

* **FONDAM** : Fondation Dallas Monnin pour le reboisement, la protection des sources et des rivières et la promotion de l'éducation civique.

* **ISPAN** : Institut de Sauvegarde du Patrimoine Nationale